Nouvelles Études Francophones, vol. 23, n° 1, « L'Océan Indien »

Yolaine Parisot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/226>

DOI : 10.4000/itineraires.226

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 189-192

ISBN : 978-2-296-09639-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Yolaine Parisot, « *Nouvelles Études Francophones*, vol. 23, n° 1, « L'Océan Indien » », *Itinéraires* [En ligne], 2009-2 | 2009, mis en ligne le 27 mai 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.226>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Nouvelles Études Francophones, vol. 23, n° 1, « L'Océan Indien »

Yolaine Parisot

RÉFÉRENCE

Nouvelles Études Francophones, vol. 23, n° 1, « L'Océan Indien », printemps 2008

- 1 Suscité par le vingtième congrès du Conseil international d'études francophones qui se déroula à Cayenne en juin 2007 et dont l'invité d'honneur était Ananda Devi, ce numéro spécial de *Nouvelles Études Francophones* rend compte de l'hétérogénéité indiaocéanique, ne serait-ce que par le cloisonnement adopté pour la présentation. Dominique Ranaivoson (université de Metz), Valérie Madgdelaine-Andrianjafitrimo (université de La Réunion) et Kumari Issur (université de Maurice) ont en effet uni leurs forces à celles de Bénédicte Mauguière (université de Louisiane à Lafayette) pour solliciter respectivement les contributions de spécialistes des littératures malgaches, réunionnaises et mauriciennes. On l'aura remarqué, le pluriel est de mise pour chacun des adjectifs, qu'il renvoie à une appartenance nationale ou à un statut départemental problématique : « Là où le projet colonial était de façonner de l'identique au mépris du multiple, ces textes proposent de restituer le pluriel initialement condamné » (91), écrit Stéphane Hoarau, qui lit les œuvres « transversales », car énoncées depuis l'exil, de Monique Agénor et de Jean Lods, à partir des travaux d'Édouard Glissant, de Jean-Claude Carpanin Marimoutou, d'Arjun Appadurai et de Homi K. Bhabha.
- 2 Il s'agit bien entendu de souligner la situation linguistique propre à chaque île. Les propos militants de José Solofo en faveur de la création en langue malgache, que prônent les poètes du groupe Sandratra, – « À l'inverse des pays africains où les nombreuses langues nuisent au sentiment d'appartenance nationale de la population, Madagascar bénéficie de cette unité linguistique qui permet l'échange et la compréhension entre les différentes régions » (20) – et les entretiens avec les écrivaines mauriciennes Nathacha Appanah et Shenaz Patel, plus francographes que

« francophones », et, de surcroît, tout autant créolographe pour la seconde, s'inscrivent dans cette perspective. Mais, surtout, du riche panorama historique et analytique que propose Zareen Cajee du « Théâtre à La Réunion des années 1970 à nos jours » au plurilinguisme dont Jeeveeta Soobarah-Agnihotri fait une « stratégie d'écriture dans *Pagli d'Ananda Devi* », les situations linguistiques de contact, loin de juxtaposer les traditions littéraires en langues malgache, créoles, hindi, anglaise ou française, génèrent une hybridité des pratiques, qui, au-delà des concepts d'« oraliture » ou de « déterritorialisation », implique une théorie des genres « décentrée ».

- 3 Autant de termes que Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo interroge à partir du champ littéraire réunionnais, dont l'appréhension nécessite, selon elle, de dépasser le statut administratif de l'île et de considérer « la littérature comme un espace tiers où se relocalisent la culture, le discours et la créolisation » (53). Revenant sur l'histoire littéraire de La Réunion – du roman colonial des Marius-Ary Leblond à la « révolution culturelle » des années 1970 –, Valérie Magdelaine met en évidence la pluralité formelle et linguistique des littératures réunionnaises, de la tradition du *kabar* au rôle de la presse, du maloya aux récits de vie : « La francophonie voit ainsi ses contours redéfinis au contact d'autres langues, d'autres modes de perception du texte, du statut de l'écriture et de la littérature » (63).
- 4 L'importance donnée, dans ce numéro spécial, aux entretiens est à cet égard symptomatique. En effet, en choisissant Arrisoa-Charlotte Rafenomanjato, plutôt que Jean-Luc Raharimanana, Nathacha Appanah et Shenaz Patel, dont les propos viennent s'ajouter à l'allocution d'Ananda Devi, reproduite en position liminaire, les coordinatrices posent implicitement plusieurs questions. Il s'agit en premier lieu de la visibilité médiatique des littératures indiaocéaniques, que semblent affirmer la notoriété d'Ananda Devi et les prix de Nathacha Appanah, mais dont on se demande légitimement si elle n'est pas la partie mauricienne émergée de l'iceberg et quelle scène, francophone, postcoloniale ou mondiale, elle concerne. Par ailleurs, les entretiens insistent tous sur le statut problématique du littéraire dans l'île. Enfin, les voix d'Ananda Devi, de Nathacha Appanah et de Shenaz Patel sont sans doute représentatives de « l'émergence » féminine qui, selon Michel Beniamino, pourrait bien être « rupture postcoloniale » et postmoderne avec l'indianocéanisme et avec sa « vision collectivement cohérente et acceptable par la société » (148). De fait, ce sont bien les études de subalternité – les *Subaltern Studies* de Ranajit Guha et de Gayatri Chakravorty Spivak – qui, grâce aux articles de Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, de Jean-Claude Carpanin Marimoutou et de Michel Beniamino, donnent à ce numéro de *Nouvelles Études Francophones* sur l'océan Indien sa base théorique et son fil directeur.
- 5 Ainsi les contributions réunionnaises insistent-elles sur le tournant des années 1970, qui, dans un contexte de revendications politiques, sociales et culturelles, négocie entre écriture du lieu et refus du régionalisme, entre « neutralité documentaire » (71) et recherche de la « forme-sens » (76), et ce, comme le montre Jean-Claude Carpanin Marimoutou, jusque dans l'aporie du roman :

Écrit par des auteurs de culture savante, formés dans des universités françaises, il ne peut que représenter celles et ceux à qui il voudrait donner la parole. Représenter, c'est-à-dire à la fois « parler pour » et « donner à voir. » En ce sens, il typifie, il essentialise, il réifie celles et ceux qui sont, comme le rappelle Spivak, « irrémédiablement hétérogènes ». (79)
- 6 Dans ce cadre, le lecteur tissera des liens entre les articles de José Solofo et de Félix Marimoutou. Le premier traite de la filiation entre une « oralité codifiée » et déclinée

« sous la forme de poésie avec les *hain-teny*, de discours avec les *kabary*, de contes avec les *angano*, de proverbes, de devinettes, d'histoires » (21), et des pratiques contemporaines ressortissant aux genres littéraires canoniques, au théâtre radiophonique comme aux musiques urbaines. Le second revient sur la tradition du maloya, « mémoire noire » de l'esclavage et de l'engagisme (112), « parole "ancestrale", surgie en tout cas du plus profond de la nuit, du "fénoir" de la culture créole » (115).

- 7 Oralité et « parole de nuit » : la question qui taraude alors est celle d'une possible comparaison avec l'espace caribéen. Nombre de contributeurs citent *Poétique de la Relation* d'Édouard Glissant pour appréhender la relation au lieu et à son ailleurs. Ainsi Dominique Ranaivoson étudie-t-elle la poétique insulaire propre à Madagascar, où le lexème *andafy*, « outre-mer » (38), renvoie à l'autre de l'île et a longtemps désigné la France, et elle s'interroge sur « la pérennité de l'insularité comme réalité mais surtout comme sentiment et comme posture intellectuelle en cette période de mondialisation des liens et des concepts » (35). Mais, fondée sur « le mythe de l'inintelligibilité des Malgaches » (41) et sur l'occultation des cultures d'origine, cette écriture insulaire pourrait bien être, selon Dominique Ranaivoson, « le contraire de la pensée archipélifique » (47). De fait, le plus souvent, les spécialistes de l'océan Indien prennent leurs distances avec les théories antillaises, distinguent créolité et créolie, refusent de considérer une créolisation-monde comme acquise. Après avoir minoré la portée théorique de l'*Hymne à la créolie*, publié par Gilbert Aubry en 1978, Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo conclut sans appel :

La littérature réunionnaise ne constitue pas l'une de ces « littératures-monde » qui, pour la critique contemporaine, tend à incarner l'aboutissement de la modernité littéraire. Elle dérouté le lecteur en attente de manifestations concrètes des jeux de l'interlecte, du mélange des codes et des références plus en vogue dans d'autres sphères de la francophonie. (64)

- 8 Si la richesse de ce numéro, qui alterne habilement articles de synthèse et études de nature monographique, est indéniable, on peut regretter que la diversité affichée par la section « littératures réunionnaises » fasse défaut aux deux autres parties : seules deux contributions sont consacrées aux « littératures malgaches », tandis que, pour les « littératures mauriciennes », la primauté donnée à l'œuvre d'Ananda Devi – trois articles sur quatre – occulte, par exemple, l'existence d'une création poétique et théâtrale en créole mauricien ou l'inscription dans une aire indiaphone. Gageons que l'équilibre sera rétabli par la parution du numéro de la revue *Palabres* intitulé « Pour une poétique de l'insularité ? La littérature de l'océan Indien ».

AUTEUR

YOLAINE PARISOT

Université Rennes 2, PREFics (EA 3207)